

dans ses salons les jours de réception, essayant de faire grimacer un sourire à ce visage pâle et flétri.

Cependant, l'instant arriva où elle se sentit forte, courageuse et résignée ; elle était mère ! Elle avait un fils à aimer ; un fils sur qui allaient se concentrer toutes les saintes affections que renferme le cœur d'une femme. Cet enfant, elle le couvrit de larmes et de baisers. Elle crut que la colère de Dieu s'apaisait ; et, dans ce premier bienfait, elle puisa l'espérance d'un meilleur avenir.

Une nuit, Ondine venait de s'endormir ; le berceau de son fils était près de son lit, et la jeune mère tenait encore la main de son enfant, le sommeil l'avait surprise, tandis qu'elle le contemplait, et un doux sourire d'amour et de bonheur errait sur ses lèvres. Deux heures venaient de sonner. Victor entra et s'approcha du lit de sa femme. Au bruit qu'il fit, Ondine s'éveilla et tressaillit de surprise et peut-être d'effroi à la vue de son mari.

— Devez-vous, dit Victor d'une voix brève ; nous partons.

— Je ne vous comprends pas.

— Nous partons, vous dis-je. Il nous faut deux heures au moins pour tout préparer, et dans deux heures il sera jour. Hâtez-vous, au nom du ciel !

— Retournons-nous donc en France ?... balbutia Ondine, en s'habillant précipitamment.

— Non, oh ! non.... C'est impossible maintenant.

— Partir ! encore !... murmura Ondine, en jetant un regard désespéré sur son enfant. Oh ! nous n'aurons donc pas une heure de repos.... Victor, ne pouvons-nous pas attendre... votre fils est bien jeune pour supporter un voyage... et moi, je suis encore bien faible !

— Il faut donc tout vous dire ? Eh bien ! Si dans une heure nous ne sommes point partis, au point du jour, je serai arrêté comme escroc et comme faussaire....

— Oh ! mon Dieu ! mais cela n'est pas. On vous accuse à tort, n'est-ce pas, Victor ?

— Vous êtes folle ! Où donc, sans cela, aurais-je pris pour soutenir tout ce luxe qui vous entoure..

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira Ondine, dont le visage était devenu livide. Et tout à coup elle commença les préparatifs du départ. Les mains tremblantes, saisie d'une fièvre violente, elle allait et venait, sans savoir ce qu'elle faisait, répétant d'une voix brève et saccadée :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Une malle avait été apportée, et Victor veillait à ce que sa femme n'y renfermât que le strict nécessaire :

— N'oubliez aucun de vos bijoux, ils serviront au besoin. La fortune cette nuit m'a été propice, j'ai gagné deux cents louis... C'est plus qu'il ne nous faut pour gagner les États-Unis... Dépêchez-vous donc !

Ondine obéissait machinalement, sans rien entendre, sans paraître même comprendre ce qu'elle faisait. Elle agissait comme si elle eût été sous l'empire d'un horrible cauchemar.

Tout fut promptement terminé ; Victor, dans sa préoccupation, ne vit pas le changement effrayant qui s'opérait sur les traits de la malheureuse Ondine ; ses joues s'étaient couvertes d'une brûlante rougeur ; ses yeux brillaient, et ses dents serrées convulsivement, ne laissaient plus sortir un son de sa poitrine oppressée. Oh ! il fallait qu'elle souffrît horriblement ! Elle prit son fils, l'enveloppa avec soin et suivit son mari, qui marchait devant elle, précédé lui-même d'un domestique dévoué qui portait la malle.

Comme ils sortaient de la maison, le jour commençait à poindre. Un constable vint de ses agens se présenter brusquement devant les fuyards :

— Victor Cérusy, dit-il, en étendant sa baguette blanche, au nom du roi, je vous arrête.

Ondine ne poussa pas un seul cri, mais elle serra son fils dans ses bras, et tomba évanouie sur le seuil de la porte. (La fin au prochain numéro.)